

Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Un an.	8 fr.	Un an.	10 fr.

Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.
-------------------	-------	-------------------	-------

Rédaction & Administration : 69, bth de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La Question de la Vie chère

Les fêtes ne durent qu'un temps. Elles apres les saouleries, apres les bombardes, qui vident les poches et les goussets déjà fort peu garnis, on s'aperçoit avec plus de netteté que même la Victoire, cette fameuse Victoire qui coulait tant de larmes, tant de sang, tant d'argent et qui est maudite par tant de peurs meurtris, n'a pas résolu la question sociale : les nombreux et douloureux problèmes qu'elle soulève.

Il n'y a pas un mois que les masques officielles sont terminées, que l'exaltation bruyante, tintamaraque du plus grand crime qui ait l'histoire des hommes a pris fin. Et maintenant qu'on les a eus « nos ennemis », et qu'ils nous ont eus nos gouvernements et nos capitalistes, et maintenant qu'on a bien plié le vaincu (0 sentiments chevaleresques de la race française) et maintenant qu'on a défilé sous l'Arc de Triomphe, que les flambeaux, les lampions sont éteints, que les drapeaux, les oripeaux sont remisés, et maintenant que le bruit des fanfares guerrières s'est tué, que l'enthousiasme déborde d'un peuple vainqueur (oh combien) et grisé a baissé. Maintenant oui. Maintenant... il reste la note à payer, les ruines à relever et notre vie à recommencer.

Et la réalité est là, la dure réalité, qui, vous prenant au ventre force les serveaux à s'ouvrir, à sentir, à comprendre l'angoisse de nos temps mal-aimés, de nos temps de crimes contre nos frères en Révolution, de nos temps de dictature contre nos propres personnes.

... Comme il avait raison celui qui déclarait que la révolution n'était qu'une question de ventre, et que le jour où Populo serait forcé de se réduire à craindre de « ses excès », ilisez de sa légitime révolte. « La faim fait sortir le loup du bois » et plaignant un autre proverbe nous dirons « La faim justifie les moyens ». Hommes d'Etat, méditez ces maximes. La fin de votre règne est proche. Et pour la précipiter hâtivement et grisé a baissé. Maintenant oui. Maintenant... il reste la note à payer, les ruines à relever et notre vie à recommencer.

La Révolution de 1789 fut le fait des paysans et des citadins qu'on affamait. La Révolution russe fut déterminée par le mauvais état des moyens de transport qui ne permettait qu'un ravitaillement insuffisant. Les secousses spasmodiques, les révoltes qui ailleurs agitent les peuples se produisent alors que les ouvriers, que les travailleurs manquent du nécessaire. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, la Révolution de demain en ce pays-ci sera la révolution des charges écrasantes qui pèsent sur les gueux, sur les producteurs du fait de la guerre et qui rendent pour eux toute vie normal impossible, tant qu'une transformation radicale et complète de la société capitaliste en société communiste ne sera pas effectuée.

Lorsque les outils, les machines, les instruments de travail et d'échange appartiendront aux travailleurs. Lorsque la propriété capitaliste sera propriété commune.

Lorsque les associations ouvrières auront la haute main sur la production, des chefs de section.

Lorsque les groupements, les communautés pourront gérer leurs propres affaires sans avoir à en référer à un pouvoir central, à un quelconque Etat.

La seulemen nous pourrons penser à adoucir nos maux, à nous faire une vie.

La vie chère dont le ministère Clemenceau, par l'entremise de Boret et Vilgrain, peut revendiquer l'honneur d'avoir été l'organisateur, en même temps qu'il fut celui de la Victoire à la Pyrrhus, soulève bien des colères.

La question est d'importance et semble préoccuper à bon droit Populo. Aussi les gouvernements, craignant de plus graves conséquences, ferment-ils les yeux sur maintes de ses incartades, qui consistent à piiller boutiques et échoppes et à imposer par l'action directe une « pris raisonnable » aux denrées nécessaires à son alimentation.

On dirait même qu'ils aident en sous-main cette besogne de chambardement.

Espérons-ils en cela détourner les colères populaires des responsables de la guerre et partant les vrais responsables de la vie chère !

Espérons-ils en cela se refaire auprès du peuple une virginité, une popularité, qui depuis longtemps est en baisse ?

Nous ne savons quelles sont leurs intentions.

En tout cas ils laissent faire et l'ont la manœuvre. Leurs journaux prétendent quotidiennement contre la vie chère, engageant les consommateurs à la croisade contre les accapareurs, les

LE TOCSIN DU GRAND SOIR⁽¹⁾

Paroles et Musique de Robert Guérard

Puisque mots creux mensonges et sophisme
Et tout ce qui vient des régnants retors
Que des puissants l'infâme impérialisme
Veut pour les gueux l'esclavage ou la mort.
A leurs valets pleutres, lâches judas,
Le peuple veut et sans vous saura faire
La paix du droit que vous ne voulez pas.

2nd couplet
Puisque la guerre aussi lâche que folle,
Par ces damnés de clinquants, d'oripeaux;
Comme jadis souille, avilit, immole;
Le pauvre monde artisan de ces maux,
Pour pouvoir dire aux races opprimées,
Frères venez joindre la rouge armée
Qui tuera le militarisme hideux

Refrain

Sonnons! sonnons! le tocsin du Grand soir,
Sonnons! la mort des nfastes pouvoirs;
Pour que la vie enfante nos espoirs,
Sonnons! sonnons! le tocsin du Grand soir,

4th couplet
Puisque toujours le capital s'impose,
Aux parias des usines, des champs;
Que le veau d'or plus que jamais oppose;
Aux miséreux l'égoïsme des grands;
Pour pouvoir dire, à la force brutale
Des coffres-forts tueurs d'égalité;
Place à l'amour, à l'internationale,
Au communisme, à la fraternité.

3rd couplet
Puisque le trône et par le dos des fourbes,
Presque au niveau de son pendant la croix;
Que fange noir et cameloite tourbe,
Rêvent encor des bons dieux et de rois,
Pour pouvoir aux cabotins macabres,
Aux Loyala, aux défunts potentats,
Morts restez morts ou dans ceux qui palabrent;
Nous vous tuerons, jusqu'à complet trépas.

(1) On trouve la chanson, paroles et musique,

à la Librairie Sociale (fr. 50).

Les Temps idylliques

On nous avait bien dit que la guerre est un bienfait d'ordre divin.
On nous avait bien affirmé que la guerre était moralisatrice !

Nous nous bouchions les oreilles.
Aujourd'hui, grâce à Clemenceau et aux Evangélistes, nous sommes pleinement convaincus.

Les français nagent positivement dans la Morale. Ils bénéficient en bloc et individuellement d'un grand miracle. Plus d'antagonisme entre eux, plus de fainées, plus de contrastes choquants !

L'amour fleurit, la fraternité et la concorde s'épanouissent largement au soleil de la Victoire.

Ah ! le bon et brave peuple que nous sommes devenus ! Jadis nous nous ignorions, nous nous jalouissons, nous nous disputions pour des vétumes, pour des riens. Aujourd'hui nous sommes pleins de compréhension et d'indulgence mutuelles. La pitié déborde des cœurs, l'altruisme dicte les actes.

Seuls quelques vieux loups errants, derniers survivants d'une race éteinte, rôdent encore, craintifs, autour des grosses fermes. Et le fermier, étonné, dédaigne ces malheureux !

Les Temps idylliques sont venus ! Les nobles habitants du quartier Monceau s'intéressent à Belleville en projetant de supprimer sentines, bouges, ruelles et impasses qui opposent à la vie humaine l'obstacle fatal du manque d'air et de lumière.

Ceux des Universités, des Ecoles, n'ayant pas été détruits, sont reconstruits et rétablis.

Il aurait vraiment tort de se gêner, puisqu'il ne rencontre aucune opposition, puisque la classe ouvrière française supporte avec docilité le bâillon et la dictature.

Et il ne servirait à rien de nous indigner des procédés cavaliers employés à notre égard par nos dirigeants, puisque nous montrons incapables d'autre chose que de protestations platoniques.

Et puis, si Clemenceau a osé appliquer aux organisations syndicales le coufflet qui coûte en rétention l'interdiction de dimanche, c'est qu'il est sûr de la nécessité de ces mêmes organisations.

Nous commençons à recueillir ici les fruits de la récolte du 21 juillet, qui a déjà abouti, à l'extérieur, à l'écrasement de la révolution hongroise.

Qui peut bien avoir à craindre, en effet, un gouvernement qui a obtenu de la menace l'abandon d'une manifestation aussi vaste, aussi importante et aussi méthodiquement préparée que celle projetée pour cette date du 21 juillet ?

Ne sait-il pas, ce gouvernement, que les deux millions d'adhérents dont s'enorgueillit la C. G. T. ne constitueront pas un danger tant qu'ils auront à leur tête les individus qui y sont aujourd'hui et dont la sommission lui est assurée ?

Et des lors, pourquoi tiendrait-il compte de cette prétendue force des travailleurs, puisqu'il suit de l'intimidation pour la faire s'effrayer ?

Le gouvernement nous respectera quand il nous craindra. Il nous craindra lorsqu'il nous saura prêts à agir et capables de réagir à ses coups. Et nous ne serons prêts à agir que lorsque nous aurons procédé dans nos organisations à une besogne de salubrité qui s'impose.

LEPETIT.

Le temps idyllique a commencé.

Un peu d'Histoire

Nous avons vu, durant la guerre, comment un gouvernement berne une assemblée de « représentants du peuple ». Nous voyons encore comment six cents « législateurs » se laissent emporter par un vieillard malin. Mais ce qu'on sait moins, c'est comment les gouvernements, à leur tour, sont berlés par les diplomates.

En 1914, Jaurès disait des traités secrets : « Ils nourrissent l'orgueil solitaire des diplomates qui portent en eux une partie des mystères du monde et qui se sentent élevés au-dessus de la démocratie par des secrets qu'ils ne dévoilent pas lui dispenser ». Nous avons vu, en juillet 1914, comment les gens de la carrière ont « dispensé » leurs secrets d'Etat à la démocratie.

La révélation de ceux-ci fut placée sur les murs sous forme d'un ordre de mobilisation.

Les Iswolsky, les Delcassé, les Delhanty ou d'Erenthal autres malfaiteurs, ayant congrument discuté et n'ayant pu s'entendre, les gouvernements retiraient leurs diplomates et envoyait des soldats. La chose n'est pas neuve !

Les voysins maintenant de quelle intrigue diplomatique est sortie, pour nous habitants de ce coin de terre qu'on nomme France, la tragique participation au grand drame.

La base de cette situation stupide, des Etats européens dressés en deux clans ennemis, il y avait, on l'a dit et répété, le conflit économique anglo-allemand. Mais il y avait aussi le conflit franco-allemand, basé d'une part sur l'orgueil de la Victoire, de l'autre sur le désir de Revanche. L'objet de la Revanche, c'était, comme on sait, l'Alsace-Lorraine éternellement et contradiictoire réclamée par les gouvernements français et allemand.

At dix-huitième siècle, déjà, le poète allemand Arndt soupirait après le retour de l'Alsace, terre allemande. On pourrait ainsi remonter au traité de Verdun en 843. C'est là l'histoire banale de toutes les « marches ». Mais on vit rarement un nationalisme aussi imbécile que celui qui fut, vers 1890, représenté par ces deux cabotins Paulus et Drouë.

Chose plus grave, ce désir de Revanche est latent dans toute la politique de Gametta et celle de ses successeurs. L'Alliance russe naquit de ce désir de Revanche. On a répété, au peuple que cette alliance n'était qu'un acte de défense contre l'Allemagne agressive et que la France seule ne pouvait tenir tête au colosse germanique. Tel n'est pourtant pas l'avis du commandant de Civrieux qui, dans un livre fameux et douteux d'aveux suggestifs, *Le Germanisme encerclé*, n'hésite pas à écrire :

En 1887, cet instant de la revanche possible fut rempli par l'affaire Schnabel. A la faveur du prétexte qu'elle fournissait, un conducteur de peuples aurait fait sonner le carillon de la Revanche attendue dans tous les clochers de nos églises encore respectées. Carrément la France ne fut plus prête qu'à l'autoriser pour une réparation...

Et goûtez aussi cette petite déclaration de principe parue en 1886 dans la France militaire :

La question sociale n'a qu'une solution possible et même qu'une solution définitive : la guerre !

N'est-ce pas que ces quelques citations fixent justement l'état d'esprit de notre bourgeoisie étroitement chauvin et dont l'impérialisme blessé en 1871 ne pardonnait pas à son vainqueur ?

Cette même année 1886 un événement considérable se produit : le tsar Alexandre III se retire de la Triple-Alliance et les empereurs d'Allemagne et d'Autriche trouvent en Italie un remplaçant dans l'union contre l'impérialisme français que

La Guerre continue !

Il y eut des rumeurs à la Chambre, lorsque Clemenceau d'une part affirma que nous étions toujours en guerre, et d'autre part quand Loucheur déclara que la vie resterait chère.

Cela prouve que les députés ruminants sont des imbéciles ou de mauvaise foi, à moins qu'ils ne soient les deux à la fois. Il y en a.

C'est l'évidence, que nous sommes toujours en guerre, comme il est évident que nous y serons tout le temps que durera le chaos économique-politique capitaliste, lequel est d'ailleurs à l'origine de la guerre.

C'est en partie parce que l'esprit de révolte se développait parmi les classes ouvrières de la vieille Europe que nous eumes la plus grande phase de la guerre. Une bonne saignée populaire devait calmer les velléités d'affranchissement qui se manifestaient un peu partout.

Mais l'affaire n'a pas marché comme ses promoteurs l'avaient voulu. Non pas que la saignée a été trop forte ; du sang répandu, des monceaux de cadavres, « ces messieurs » n'en ont cure, mais l'opération a duré trop longtemps ; les peuples sont affamés, ils veulent vivre, s'affranchir, ils ont eu le temps de s'affranchir, ils ont eu le temps de s'apercevoir comment en « hauts lieux » on comprenait l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'abnégation, pour la patrie. « Il faut tenir, si vous ne voulez pas être écrasés ! » Ils ont tenu, les pauvres, et ils sont deux fois écrasés. Après la guerre, et la victoire aidant débarrassés du « cauchemar allemand » nous connaître la joie de vivre. »

La guerre, officiellement, est terminée, la victoire est complète, le « Boche » est à terre ; et la vie a quintuplé !...

Tout bêtement, les dirigeants se sont imaginés (ils l'ont fait croire) que le peuple accepterait « les lourds mais nécessaires » sacrifices, la besogne écrasante et la ceinture patriotique. Mais il ne marche plus ; n'a-t-il pas fait la guerre du Droit, de la Justice, de la Liberté ?... Et il a en face de sa misère, ses deuils, de ses cicatrices, les profils des profiteurs ! « La ceinture ! devant ces ventres dorés ! Non, mais ! Qu'en fasse casquer ces salauds ! »

Ainsi s'exprime le peuple, et comme les « salauds » ne veulent rien savoir pour rendre « l'auber » amassé à même les charniers et les ruines... la guerre continue !...

La guerre continue ; non pas la guerre des démocraties contre les autorités, comme l'écrivait un jour Armand Charpentier, il y a belle lurette que ces mots ne sont plus employés que pour les divisions nécessaires à ceux qui règnent ou veulent régner. Les démocraties ne sont pas les moins acharnées.

Fonctionnariat syndical

Pour bien se pénétrer du changement qui s'opère d'une façon méthodique chez le militant devenu fonctionnaire, il faut d'abord se faire une opinion très exacte de l'état d'esprit dans lequel il se trouve quand il est à l'atelier, à l'usine ou au chantier.

La, au milieu de ses camarades de labeur, en contact avec un patron rapace, qui, bien souvent, est dépourvu de toute la pitié professionnelle, d'une partilité révoltante, insultant, malmenant ceux qui odieusement sont exploités par lui, à son défaut c'est son fondé de pouvoir qui en son lieu et place accomplit une besogne de garde-chiourme.

Le plus souvent le contre maître, chef d'atelier ou de chantier, ne se contente pas d'user des privilégiés que lui confère l'autorité dont il est investi dans l'état social actuel, il est entraîné à en abuser, poussé par l'appât du gain, stimulé par de bas sentiments d'orgueil, transformé qu'il est en chien de garde du capital ; et quoiqu'ouvrier de la veille, il est devenu terriblement dangereux pour ses camarades de travail.

Devenu un sans-pitié, grisé du succès obtenu auprès du maître, les injustices, les iniquités pleuvent sur ses frères de misères. Tous les sentiments les plus beaux, les plus généreux et les plus nobles, ont fait place aux plus bas instincts d'égoïsme, de vanité, de cupidité.

C'est devant toutes ces ignominies que s'éveille chez l'homme conscient l'esprit de révolte et qu'après étude il se rend compte que seules la cohésion, la solidarité peuvent arriver à changer un état de choses.

Force nous est de reconnaître que celui qui réfléchit avec une certaine faculté de discernement, un peu de clairvoyance et d'esprit indépendant, sent bien que le remède, le seul et unique qui soit efficace, réside dans la suppression de l'exploitation.

C'est avec une conviction profonde, avec une foi ardente que dans la plupart des cas le militant accepte de représenter son organisation, de défendre les intérêts collectifs de sa corporation.

Après avoir compris que seulement sont efficaces l'action directe et révolutionnaire, la lutte de classe, et être devenu un propagandiste acharné de ses

France et Belgique

Il semble que jamais, depuis l'existence organisée de notre planète, on n'ait vu un gaspillage d'argent tel que celui de notre XX^e siècle. Ni au temps du Roi-Soleil, ni pendant le règne de Louis XV, ni durant celui de Louis XVI où une reine, Marie-Antoinette, dépensait des sommes énormes à de laborieux amusements, ni sous le I^e Empire où l'on célébrait avec fracas les victoires du minotaure corse, on n'a vu rien de pareil. Après le triomphe, prélude de la décadence des Etats victorieux ; après ce ruineux triomphe, si coûteux en vies humaines, en milliards, en emprunts, où les vainqueurs ont failli faire banqueroute, s'organisent les fêtes dispensées. La France, on le voit bien, aime ces dadas chimériques, conquis au prix du sang de ses enfants. Elle s'est reprise d'amour pour ces fantômes entourés de vaillance pour les draperies, les palmes ; tout enveloppé de lambeaux humains ; toute cette puissance symbolique des batailles, qui est la poésie de l'histoire et la source du romanesque. Depuis qu'elle a évité l'anéantissement, et sa disparition de dessus le continent, elle a retrouvé sa fringale guerrière ; elle rêve aux grandes épées d'antan aux majestueuses et magnifiques victoires qui, de siècle en siècle, l'ont conduite sur la pente de la décadence et vers l'abîme définitif dans lequel elle n'est pas tombée, grâce à l'Alliance et à la collaboration des autres peuples. Grande après Rocroi, elle est presque humiliée après Malplaquet. — Elle va s'abîmant durant le règne de Louis XV et tombe au dernier niveau sous la Régence.

Elle se relève durant la grande Révolution (93) ; insufflant son esprit de liberté aux nations d'Europe et d'Amérique. Se laisse enchaîner par Bonaparte qui la saigne à blanc et tombe à Waterloo, épuisée et vide d'hommes. Après Sedan elle s'éclipe ; l'orbe de son astre n'est plus qu'un mince filé d'argent à peine visible sous le nuage opaque.

Aujourd'hui, pendant qu'elle célèbre ses grands frais ses victoires, pendant que ses soldats passent sous les Arcs de Triomphe ; et que des milliers de badoads font la veillée aux morts illustres, des poils licenciés viennent jusque dans un misérable village de brabant belge, sonner à ma porte et m'offrir du cirage fabriqué par leurs compagnons d'armes. Ah ! comme il serait aisé de la barouiller cette France, avec cette pâle nébulosité préparée par ses soldats ; elle qui prétend pourvoir interpréter toujours le rôle maginaire et brillant des soldats de l'idéal. Ah ! l'idéal ! c'est le pot-de-vin des grands hommes politiques, des sauveurs à la conséquence spougnante, ce sont les immenses acquisitions territoriales des spéculateurs protégés par la justice de l'Etat ; c'est le règne des immondes écumeurs, c'est le bonheur flétrissant des riches et des agrariens ; mais ces soldats qui mendient, c'est le solennel et l'éternel déshonneur de la France, régie par les pharisions de la nouvelle école.

L'esprit combatif de l'homme ne sera pas anéanti, heureusement. Mais au lieu de le faire servir à se nuire, il l'emploiera à chercher des avantages pour lui et pour les autres ; en arrachant à la nature des nouveaux moyens d'amélioration en complétant ceux existant, pour toujours plus de joie personnelle, toujours plus de bien-être pour tous.

Ce sera la bonne guerre qui continuera toujours en même temps que ce sera la vie à un prix excessivement bon marché.

Ce n'est pas ce qui désirent les ruminants du Palais-Bourbon. Mais cela a si peu d'importance !

VLLOQUIER.

convictions, un militant actif et énergique ne tarde pas à acquérir la confiance de ceux qui l'entourent et le coudoient.

Devenu fonctionnaire... il conserve quelques temps dans son tempérament de révolté, il voit encore le spectre de l'usine, de l'atelier ou du chantier, s'agiter devant ses yeux ; la fréquentation des fonctionnaires n'a encore pas réussi à ébranler son ardeur ; son esprit batailleur tient encore chez lui la meilleure place. Il s'adapte difficilement à la bureaucratie. Les procès-verbaux, les ordres du jour, les décisions qu'il fait prendre dans les réunions de son syndicat sont encore imprégnés de cette action révolutionnaire indispensable à tout groupement de lutte de classe.

Mais je dois à la vérité de dire que peu résistent à la contagion funeste et dangereuse d'adaptation qui constitue pour le fonctionnaire la durée illimitée de son mandat.

Certes, la première année, le copain secrétaire à conserver la sympathie de ceux qui l'ont nommé, sil a perdu un peu de son arrière à défendre l'action directe, la tactique révolutionnaire, il est assez facilement excusé, — on se dit que la pondération n'est peut-être pas nulle après tout. Et si un léger malaise, un certain rafraîchissement se fait sentir la confiance n'est encore pas perdue.

Mais malgré tout, pour le fonctionnaire, la situation n'est plus la même. Il n'a plus pour lui le stimulant des injustices, des brutalités du patronat ou de ses sous-ordres. C'est quoi qu'en disant la vie plus tranquille, plus calme, plus douce. Le pain du lendemain est assuré, les émoluments tombent tous les mois régulièrement et l'on se plaint dans cette situation.

THUILLIER.

UNE QUESTION A LAURENT

A la réunion du Comité National Confédéré qui eut lieu à la suite et à propos de l'échec de la manifestation du 21 juillet, la délégation qui s'était rendue à la présidence du Conseil se confessa de l'entretien entre elle et le vieux T.

Or, est-il vrai que Laurent, secrétaire adjoint de la C. G. T., a répété devant le Comité la phrase suivante : « M. Clemenceau s'adressant à la délégation nous dit : JE VOUS DEMANDE LA PROMESSE FORMELLE QUE LA MANIFESTATION QUI DOIT AVOIR LIEU LE 21 JUILLET SERA COMMANDEE. S'VOUS NE VOUS ARRETEZ SUR L'HEURE, VOUS NE SORTEZ PAS D'ICI. »

La parole est à Laurent, j'ose espérer que le secrétaire adjoint de la C. G. T. voudra bien nous éclairer sur ce mystère.

A côté de lui, marchait une vieille femme couverte de guenilles, sordides, les épaules cachées par un châle rouge et vert, en larmes, que le vent soulevait et laissait tomber, avec un certain caprice mêlé de fureur et de respect. Cette figure de vieille était tout ce qu'il y avait de plus douloureux, de plus poignant, de plus ravagé par les épreuves de la vie. Celle du soldat était labourée par deux larges blessures infégeables, en cicatrices, et qui ne paraissaient pas lui avoir été faites dans le même combat. Une grande détrempure enveloppait cet homme tout entier. Son uniforme était décapé et déchiré ; les déchirures étaient fermées par des pièces d'étoffes de différentes nuances. Cet uniforme qui avait été neuf lorsqu'il servait, l'Etat n'était plus maintenant qu'une loque hideuse ; mais l'Etat n'ayant plus besoin de ses services, qui rapportait qu'il fut détrahi ou fraîs ? Il chantait en marchant ; en chantant il levait la tête ; il cherchait en vain le soleil dont la lumière n'est plus pour lui.

La vieille dont les traits ressemblaient aux siens, et qui, bien sûr était sa mère, tendait la main un peu au hasard, sans voir ni regarder autour d'elle et était abîmée dans sa tristesse. Ce soldat qui chantait, ce fruit déchiré de ses entraînements, happé complet de ses mains débiles, mutilé au service de l'Etat, sacrifié au honneur, à la joie des riches lui était revenu une épave humaine. Cette épave était revenue au bâton de vieillesse de cette mère, et cette mère le guide de cette épave : lui sacrifié par ses blessures et sa pauvreté, lui sacrifié par sa vieillesse ; tous deux réunis dans le malheur et le dénuement.

Il y avait dans cette rue beaucoup de monde, mais personne n'osait s'approcher ; aucune main n'offrait son oblige. Les passants marchaient d'un pas rapide, baissant la tête, sentant la honte suprême du scandale dans les rues de la capitale de son pays, ou les bourgeois gorgés d'or, ivres de plaisir, se vautrent dans la luxure, où un roi qu'il a remis à son trône donne cinquante mille francs pour la construction d'une basilique.

Pauvrais vous lui donner toute ma bourse. Oui ! peu de chose, celle d'un chevrier belge, vingt à trente francs tout au plus. Mais une invincible puissance m'arrêta. Je sentais comme les autres cette honte suprême, ce souffrance d'être déshonoré qui m'accabla, toute l'ignominie de la prétendue « patrie ». Je regardais en m'éloignant ce soldat invalide et pauvre, ce martyr des bâtonniers, cette victime des égoïsies et des ingrats. J'éprouvais ce sentiment : « qui suffoque et naît », je songeais à ce vers plein d'une douleur qui interroge, et empreint de sagesse.

Liberté ! est-ce ton nom ? Béni soit le sang qui fume vers ta gloire... Admirais à rebours les beaux du patriottisme, la vanité d'une sorte gloire, l'ironie sans parallèle des récompenses promises, la stupide horreur de l'héroïsme. J'avais les larmes dans les yeux, la rage dans le cœur, l'indignation dans la conscience ; il me semblait que je n'étais qu'un lâche !

Je bénis dans ma pensée ce bardé impénétrable qui me protége de l'insécurité de la France. Cette tache, cette souffrance, c'est la mendicité des poils ! Quoi ! une nation osait-elle dire le soldat de l'idéal, et ses soldats, après 5 années de combats, et de batailles qui la font supposer victorieuse, sont contraints à embrasser le manteau de colporteurs et de tendre la main siles ne vendent ! Ah ! c'est là un étrange idéal, un honneur boiteux, une réputation louche !

S'il est une condition requise pour pouvoir se dire du parti de l'idéal, c'est avant tout le prestige et l'honneur. Là où il y a mendicité et mercantilisme du plus bas étage il n'y a d'honneur ; il y a la honte ineffaçable !

Si l'est une condition requise pour pouvoir se dire du parti de l'idéal, c'est avant tout le prestige et l'honneur. Là où il y a mendicité et mercantilisme du plus bas étage il n'y a d'honneur ; il y a la honte ineffaçable !

Ce n'est pas tout ça, citoyens, dit-il en prenant la place de Pierre Ringard. Vous voyez bien que vous perdez votre temps avec toutes ces réclamations. Le citoyen Ringard vient de parler de la loi ; mais c'est qu'il y a une loi pour nous ? Qui nous soyons en dedans ou dehors d'elle, c'est toujours la même chose ; nous sommes toujours sûrs d'être condamnés. Est-ce que dans la loi que M. Onésime Maurey ait à sa disposition toute une armée ? Il n'est pas au contraire à Envoyez-nous une armée comme je te disais, démontez une pipe de tabac. Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que M. Onésime Maurey n'est pas de ceux qui l'ont faites ? Il en faut une exprès pour lui, si ça lui convient. Est-ce qu'il refuse ça entre camarades ? Si on ne lui donne pas de bon gré, il l'achète avec l'or que vous lui avez gagné. Ça ce fait entre amis, ça c'est un prêt pour un rendu. Ils s'entendent tous pour manger la laine et la peau avec sur le dos du peuple. Eh bien ! citoyens, je dis qu'ils nous prouvent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'autre droit ni d'autre loi que la force.

Un tonnerre de bravos accueillit cette tirade.

C'est pourtant vrai, cela ! cria une voix.

Ah ! oui, c'est bien vrai, murmuraient les échos.

Et bien ! citoyens, reprit Léchepique avec une exaltation grande par le succès, qu'avons-nous à faire sinon à répondre à la force par la force ? Bravo ! Bravo !

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Les traitres et les larbins gouvernementaux, dirigeants de la C. G. T. française, ou autre groupement ouvrier affilié, au lieu de bien préparer le mouvement du 21 juillet pour le faire réussir, ont fait tout le contraire... sans rien faire que sans préparation le mouvement réussisse. Ils ont à la dernière minute, donné l'ordre de la retraite, capitulé, par complicité ou lâcheté, devant la bourgeoisie apeurée, effrayée par le spectre de la révolution, qui pour en empêcher le mouvement réussisse. Et alors tout le monde se débarrasse. Esclaves auxquels il faut des chaînes... Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

Et toutes les forces de l'ordre se débarrassent de quelques-uns. Bêtes humaines auxquelles il faut des poings ! La classe ouvrière peut-être satisfaite... ses bons bergers encore une fois l'ont bien conduite...

